



seul le monde es - pè - re, C'est pour nous que de ton

Pè - re Tu res - sens tout le cour - roux. Cher En -

fant qui viens de naî - tre. Ah ! que ton amour est doux ! Loin de

nous pu - nir en maî - tre, Tu viens t'in - mo - ler pour nous.

moins au temps des Raudot, qui donnaient le ton—c'est bien le cas de le dire—à l'aristocratique société de la capitale. Les Raudot administrèrent en leur qualité d'intendants, de 1705 à 1711; ces six années correspondent à celles des éditions des "Noëls nouveaux" de Pellegrin, publiées à Paris par Nicolas Leclerc. Cette coïncidence de dates ajoute encore aux raisons de vraisemblance qui militent en faveur de ma prétention.

Je crois être agréable aux lecteurs du "Journal de Françoise" en publiant—comme spécimen de la musique en vogue au dix-septième siècle—un air de vaudeville qui me paraît absolument distingué. Je regrette de n'en pas connaître l'auteur, car il mériterait, certes, l'honneur d'être nommé.

Le charme de la mélodie trahit un artiste, comme la phrase bien faite, correctement écrite, signale un véritable maître

Prends, ma Philis, prends ton verre, chante le vaudeville.

Quelle était cette Philis de la chanson à boire? La mère, sans doute, qu'aimait Oronte dans le "Misanthrope" de Molière, l'inspiratrice du fameux sonnet de Bénédictine :

Belle Philis on désespère,
Alors qu'on espère toujours!

Mon imagination y croit sincèrement, mais sa conviction, pour ferme qu'elle soit, n'entraînera personne. La foi, sans les "preuves", est une foi morte. A tout événement, si la Philis du vaudeville fut aussi belle que sa mélodie, elle méritait bien le Champagne sablé en son honneur.

Prends, ma Philis, prends ton verre.

Elle semble éclose, cette musique, de la fraîcheur de son teint, de la douceur de son regard, de la gaieté de son sourire voilé de mélancolie, ce qui étonne un peu dans une chanson à boire. C'était peut-être un toast d'adieu porté à une inconstante! Aussi bien, cet air de vaudeville semble-t-il mieux convenir aux joies plus discrètes, aux émotions plus tendres d'une pastorale, qu'aux bruits tapageurs d'un refrain bachique. Faites-lui chanter, comme Pellegrin en tenta victorieusement l'aventure, faites-lui chanter un Noël religieux, la poésie seraine d'un cantique, et cette mélodie rayonnera comme un bijou—elle en est un véritable—de tout l'éclat de sa lumineuse harmonie.

ERNEST MYRAND.

Québec, 25 décembre 1906.